

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 22

Artikel: La reponsa d'on valet
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

travail c'est l'encens, c'est le parfum, c'est la prière. Le travail, c'est la lampe sainte allumée sur l'autel. Aime ton travail. Cours-y avec joie, comme l'enfant court à sa mère. Debout, debout, le jour se lève, la cigale et l'alouette chantent depuis longtemps.

Répons. O sœur, pourquoi viens-tu me rappeler ma misère, ma triste et souffrante humanité ? J'étais si bien dans le sommeil, dans la mort, dans la nuit, dans le néant. Je jouissais de ne plus me sentir, de ne plus souffrir. O le bonheur d'être mort, de n'être plus qu'un atome, un souffle répandu dans l'air comme le souffle, comme l'âme d'une fleur effeuillée !... Pourquoi ne pas me laisser à mon repos, à mon anéantissement ? Pourquoi m'arracher des bras invisibles qui me berçaient dans des rêves délicieux, loin de la terre hostile, des hommes méchants ? O sœur ironique et cruelle, qui m'annonces en chantant qu'un jour nouveau s'ajoute à la chaîne lamentable de mes jours, et qui veux que le forçat entonne l'hymne de joie, l'hymne d'allégresse et de bonheur !

II. A MIDI

La terre brûlante fume comme un bûcher. Tout l'air cibre de la chaleur qui monte. Le soleil immobile étincelle, tel un grand bouclier accroché sur une draperie de velours bleu. Le long des routes pourpres, les attelages, la langue pendante, les yeux aveuglés de mouches, se trainent avec lenteur. Les bras et la poitrine nus, l'Homme travaille, accablé. L'Angelus de midi sonne et chante :

Verset. La sueur colle tes cheveux sur ton front et coule en ruisseaux sur tes épaules. Tes nerfs se tordent comme des cordes trop serrées. Repose-toi, Homme. Il est midi. La faim creuse tes entrailles. Va manger, reprends des forces pour poursuivre le chemin de ta journée, va t'asseoir à la table où la femme et tes enfants t'attendent...

Répons.... Oui, ils m'attendent, je le sais bien, ô ma sœur, comme une nichée de petits affamés !... Tu m'as réveillé avec le jour, et j'ai sué, j'ai peiné jusqu'à l'heure de midi, et je n'ai pas encore gagné leur pâtée... Les animaux des bois, les oiseaux des airs sont mieux partagés que moi. J'étais né pour être leur roi, et je suis esclave. La Création avait été faite pour m'appartenir, et l'on me chasse de partout. Quand l'homme sera-t-il délivré du crucifiement de sa chair, quand sera-t-il libre et heureux comme les animaux des bois et les oiseaux de l'air ?

III. AU CRÉPUSCULE

Le soleil est descendu de l'autre côté de la montagne. Ça et là brillent encore quelques taches de lumière, des plaques d'or qui mettent de merveilleuses orfèvreries sur les tapis des collines. Dans les mers du ciel coguent de petites îles vermeilles, des flottes fantastiques de nuages dont les voiles semblent faites d'ailes de flamants roses. Sur toute la vallée, avec une mansuétude de bénédictions, s'étend une paix bienfaisante. Les cheminées fument. Quelques lumières apparaissent. L'Angelus du soir sonne et chante :

Verset. Homme, redresse ton échine ployée, et regarde autour de toi. Comme les montagnes sont belles, comme tout est calme ! C'est la fin du jour, la fin de tes labeurs, de tes peines. Rentre chez toi, retourne aux bras de l'amour et du sommeil. Reprends le fil de tes rêves, bénis la nuit qui tombe, silencieuse et réparatrice, la nuit peuplée d'étoiles et de rêves ! Pour apaiser ta plainte, pour endormir ta douleur, ô Homme, fils d'Adam et de Job, je veux répandre sur toi comme des fleurs qui endorment, mes notes et mes sons les plus caressants, ceux qui donnent les jours heureux et guérissent de la vie. Ecoute ma voix, n'est-elle pas à tes oreilles comme le miel à ta bouche ? Et ne te semble-t-il pas que tu poursuis tes jours sur un sentier d'herbe tendre, entre des haies vertes et rafraîchissantes, et que la maisonnette riant sous le chèvrefeuille, la maisonnette où tu vas bientôt te reposer, est à toi ; que tout ce que tu vois autour d'elle, le verger, les arbres, le jardin, la fontaine, tout est à toi ? C'est le Travail qui a reconquis ta royauté perdue !

Répons. Chère cloche du soir, que ta voix est douce, que tes sons sont poétiques et charmants ! Tu donnes le Rêve, l'Illusion et l'Espoir dans le lendemain. Sonne, ô cloche, sonne encore, sonne longtemps, sonne toujours ; pendant toute la traversée de la sombre nuit, sonne le réveil radieux de mes songes, la réalisation enchantée de mes rêves, sonne la fin de mon esclavage, sonne la liberté de l'Homme !...

La chute de la nuit pacifie la terre, et la terre s'endort doucement aux sons des cloches du soir, comme un enfant s'endort aux chants de sa mère. V. Tissor

Les jurements sous les Bernois.

Une vieille ordonnance bernoise sur les jurements et les imprécations, qui étaient sévèrement punis, se termine par cette curieuse disposition :

« Il y en a qui prétendent couvrir la faute du jurement par quelque changement de mot, et par l'addition ou diminution de quelques syllabes, croyant que quand ils ne prononcent pas le jurement tout entier et expressément, il n'y a nul risque, qu'ils ne font point de mal et qu'ils n'ont pas juré. Mais comme ce n'est que des interprétations et des excuses vaines, qui doivent être réputées pour le jurement même, puisqu'il est écrit : *Que votre parole soit oui, oui, non, non, car ce qui est par dessus est du malin* ; nous défendons tous ces discours tournés et déguisés, et voulons que ceux qui les ont prononcés soient considérés comme s'ils avaient effectivement fait le jurement, et qu'ils subissent les mêmes peines. »

Ainsi donc, suivant cette ordonnance, il n'aurait pas été permis de se servir des expressions suivantes : *Que diantre fais-tu là ? Va te faire fiche ! Non d'une pipe ! Sapristi ! Mille bombes ! Nom d'un nom ! Nom de bleu !* etc. etc.

Un Anglais, arrivé trop tard pour assister à une fête de lutteurs dans le canton de Berne, témoigne tout son regret de ne pas avoir vu le vainqueur.

« Monsieur, si vous désirez absolument faire sa connaissance, dit le maître d'hôtel, la chose est facile, Arnold Flugl demeure à demi-lieue d'ici. Vous le trouverez sans doute aujourd'hui. »

Le fils d'Albion se renseigne exactement, fait sceller un cheval et part. Arrivé à l'endroit indiqué, il ne tarde pas à trouver Arnold qui plantait des pommes de terre.

— Aoh ! c'est vous le fameux lutteur ?
— Oui, monsieur, c'est moi qui ai obtenu hier le premier prix.

— Aoh ! voulez-vous lutter avec moi ?
— Si cela vous fait plaisir...

L'Anglais saute à bas de cheval et ôte son habit. Ne connaissant pas la lutte suisse, il boxe vigoureusement, sans attendre de préliminaire, et jette le montagnard sur son séant. Vexé de cette manière de procéder, celui-ci empoigne de ses deux mains de fer son déloyal adversaire et le lance de l'autre côté d'un mur élevé de plus de trois mètres.

Sans se déconcerter, l'Anglais lui crie : « Aoh ! monsieur le lutteur, lancez aussi le cheval à moi. »

Aimer à la franche marguerite.

Dans cette saison où nous voyons partout les jolies marguerites émailler nos prairies, le moment ne peut être mieux choisi pour expliquer cette locution ordinairement employée pour désigner une disposition d'amour pleine de sincérité et de confiance.

Telle est la tendance du cœur de l'homme que, dans toutes les passions qu'il éprouve, il ne saurait jamais s'affranchir d'une sorte de superstition. L'amant est curieux, inquiet, il veut pénétrer l'avenir, pour lui arracher le secret de sa destinée. Il rattache ses craintes et ses espérances à toutes les pratiques mystérieuses que son imagination lui fait croire capables de changer la volonté du sort et de la disposer en sa faveur. Il veut trouver dans tous les objets de la nature des assurances contre les craintes dont il est assiégé. Il les interroge sur les sentiments de celle qu'il adore. Les fleurs, qui lui présentent son image, lui paraissent surtout propres à révéler l'oracle de l'amour. Lorsqu'il va rêvant dans la prairie, il cueille une marguerite, il en arrache les pétales l'un après l'autre, en disant tour à tour :

« M'aime-t-elle ? — pas du tout, — un peu, — beaucoup, — passionnément, » dans la persuasion que ce qu'il tient à savoir lui sera dit par celui de ces mots qui coïncidera avec la chute du dernier pétale. Si ce mot est *pas du tout*, il gémit, il se désespère ; si c'est *passionnément*, il s'enivre de joie, il se croit destiné à la suprême félicité, car la marguerite est trop franche pour le tromper.

Les amoureux villageois emploient aussi la plante appelée vulgairement pissenlît ou dent-de-lion, pour savoir s'ils sont aimés. Ils soufflent fortement sur les aigrettes duveteuses de cette plante, et, s'ils les font toutes envoler d'un seul coup, c'est un signe certain qu'ils ont inspiré un véritable amour.

La guerre aux oignons. — La *Revue municipale* dit qu'on vient d'établir dans une des compagnies des tramways électriques de Cincinnati, un règlement qui est, paraît-il, sans précédent dans les annales de cette ville.

Depuis quelque temps, le président de la Compagnie recevait presque chaque jour des plaintes de femmes ayant l'habitude de voyager dans les tramways. Ces dames disaient que l'haleine des conducteurs avait un parfum d'oignon cru, rendant le séjour dans les voitures absolument intolérable.

Dernièrement, vingt femmes habitant un des faubourgs de Cincinnati se sont rendues en corps au bureau du président et ont déclaré qu'elles ne s'en iraient point sans emporter la promesse formelle que l'odeur de l'oignon cru disparaîtrait des tramways de la Compagnie.

Le président leur promit de donner satisfaction à leur requête. Après plusieurs jours et pas mal de nuits de mûre réflexion, il se décida à rédiger un règlement portant que les conducteurs de la Compagnie devront dorénavant s'abstenir de manger des oignons crus, vingt-quatre heures au moins avant de commencer leur service.

Il y a quelques villes de France — et surtout dans le Midi — où ce règlement devrait bien être appliqué.

Voitures musicales. — Nous avons parlé dernièrement des réclames ambulantes. Une nouvelle variété de celles-ci vient d'être inaugurée, à Paris, par un grand loueur de pianos. C'est une voiture à bras, trainée par un seul homme et dont le plateau supporte deux grandes pancartes se rejoignant à leur partie supérieure. Sur chaque face est peint un des instruments cher à M. Reyer, dont on promène ainsi le nom dans toutes les rues. Dès que les roues se mettent en mouvement, elles actionnent un mécanisme, et aussitôt de mélodieux accords, aux sons métalliques, frappent les oreilles des passants. C'est ainsi que l'homme chemine. Hier, sous la pluie, nous dit le *Gaulois*, des mélomanes enrégés suivaient la nouvelle boîte à musique... Tel autrefois Orphée entraînait les bêtes à sa suite.

La reponsa d'on valet.

On a la nortse ora po djuî ai cartès. Se vo z'eintrâ dein on cabaret après midzo, vo z'etès sù dè vairè quasu à totès lè trabliliès dâi dzouvenès dzeins, dè cliiâo que sont mariâ et mîmameint dâi tot vilho, s'ein bailli à tapâ su la trablilia avouè lè cartès, et vo n'ouèdès què baoilâ : pique atout ! vingt de trèfle ! binocle ! quarante de fous ! équeceptra.

Et n'est pas rein què lè dzo su senanna que font cein.

La demeiinde, cliiâo que n'amont pas djuî ai gueliès, brassont cliiâo cartès tota la véprâ, que faut què l'ao fennè lè vignont criâ po allâ bairè lo café et sè dépatont vito dè l'âi allâ po poâi vito reimpougni lo dju et lâi restont dâi

iadzo tantqu'ia la miné. Ora vo mé derai on pou se n'est pas 'na vergogne !

Son djuè qu'on part dè demi litres, n'y a pas onco grand mau, mà la boue eimpartia dâo teimps. cliâo gaillâ que sont dinse einfarratâ après lè cartès djuont po dè l'ardzeint et lài vont pas feinaint po on part dè batz, mà c'est adè po 'na rionda et dâi adzo po on Napoléon. Adon coumeint cein est défeindu et qu'on est prâi à l'ameinda s'on se fâ accrotsi, cliâo que djuont dinse po dè la mounia sè vont réduire ào pailo derrâi dâo cabaret et l'âi restont tautqu'ia dâi duè z'hâorè dâo matin après lo *moutse* àobin lo *brelan*. Et ma fâi cliâo que perdont dussont fèrè 'na trista potta quand sè vont réduire.

Lo valet à Cabolon étai on gaillâ dinse qu'on veyai adè avoué lè cartès ein mans et l'avâi 'na nortse dâo tonéro po djuî à la mounia.

Son père, on bon vilho, que savâi l'affèrè, coudessâi prâo l'âi fèrè dâi sermons, cein ne servessâi dè rein. On iadzo que l'avâi su que son valet avâi perdu 'na troupa dè dzaunets la nê dévant, stusse l'âi fe :

— Vai-tou, mon pourr'ami, te mè fâ pedi avoué la dâra que t'as dè adè dinse djuî; attiuta bin cein que tè dio; c'est que se te ne botsè pas cé commerce, te vas tè vâirè ion dè stâo quatre matins su la paille, kâ ein djuèint, on ne vint pas retso, on perd pe soveint qu'on ne gâgnè. Crâi mè, tè faut tè corredsi, kâ vâi-tou, djuî n'est pas on meti po affanâ dè l'ardzeint !

Adon l'autro, que ne volliavè pas que sâi de, l'âi fe :

— Y'ein cognaïso portant dou qu'ont gagni tsacon duès pices l'autra né ein djuèint !

— Oi ! et quoui est-tè cliâo dou ?

— L'est Sami ào fifre et Rodò Bédzon !

— Et qu'est-tè que djuivant ?

— Et bin, fe lo valet, Sami djuivè dè la clérinetta et lo Rodò dâo bombardon à l'abbayi dâi volontéro. C. T.

Carte du canton de Vaud. — M. F. Rouge, libraire à Lausanne, vient de publier une nouvelle édition, revue et augmentée, de la jolie et excellente carte du canton de Vaud, dressée par J. Randegger, et dont le tirage a atteint aujourd'hui le 30^{ème} mille. Cette carte, adoptée par le Département de l'Instruction publique, est certainement ce qu'on peut désirer de mieux dans ce format, qui peut facilement être mis en poche. Tiré en trois couleurs, tout y est très soigné et désigné avec une grande clarté : Villes et villages, hameaux, chefs-lieux de districts et de cercles, limites des districts, chemins de fer, routes de 1^{re} et de 2^{me} classe, cours d'eau, etc. Nous ne saurions trop recommander à tous cette utile publication, dont on ne saurait vraiment se passer. Elle est en vente dans toutes les librairies et au *Bureau du Conteur Vaudois*. Prix, sur papier : 60 centimes ; collée sur toile : 90 centimes.

Un bien joli mot du peintre Carle Vernet, père d'Horace Vernet.

C'était au théâtre, lors de la première représentation de *Maison à vendre*, de Dumas.

Vernet se trouvait dans une loge d'avant-scène, avec l'auteur et quelques amis. Chacun félicitait Dumas du succès de sa pièce. Seul, Carle Vernet ne disait rien.

— Est-ce que vous n'êtes pas content ? lui demande un des assistants, étonné de ce silence.

— Non, répond Vernet, on a trompé le public : l'affiche annonce une *Maison à vendre* et je ne trouve qu'une *pièce à louer*.

Le sultan de Turquie, dont on parle tant depuis les derniers événements de la Crète, passe pour être un des souverains les plus riches du monde.

En outre de sa liste civile, très élevée, — à peu près vingt-cinq millions de francs par an,

— ses propriétés lui rapportent un revenu de treize millions, et comme il vit en somme assez simplement, il se trouve être actuellement à la tête d'une fortune de deux cents millions au moins, dont soixante-quinze sont placés en Amérique.

Pour les besoins de sa vie courante, le Sultan ne garde que la somme qu'il juge strictement nécessaire, tout le reste est aussitôt envoyé à l'étranger.

Trauspiration des mains. — Voici un moyen indiqué par la *Suisse pratique* pour faire disparaître la transpiration des mains, si désagréable en été. Faites préparer à la pharmacie le mélange suivant :

Eau de Cologne rectifiée	50 grammes.
Teinture de belladone	8 »
Glycérine	3 »

Frictions douces, deux ou trois fois par jour avec demi-cuillerée à soupe du dit mélange.

Le *Journal de la cuisine* indique la recette suivante pour la conservation des citrons et des oranges : Il faut prendre les fruits que l'on veut conserver absolument sains et les mettre dans du sable soigneusement séché, afin d'éviter toute sorte d'humidité. Déposer les caisses dans un endroit bien sec. Oranges et citrons peuvent se garder plus de six mois.

Les haricots flageolets, les pois secs, les lentilles sont lourds à l'estomac. On peut les rendre sensiblement plus digestifs en les laissant tremper dans l'eau pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils commencent à germer. Dès le commencement de la germination, une partie de la fécule, dont ces légumineuses sont très riches, se transforme en sucre ; ce procédé chimique naturel leur donne une plus grande saveur et les rend plus digestibles.

Boutades.

Les gaités du téléphone. — Un marchand de bestiaux ayant fait diriger un troupeau de veaux sur l'abattoir de ... et voulants'assurer si ces animaux étaient bien parvenus à destination, court au téléphone public. La demoiselle du téléphone, distraite, au lieu de lui donner la communication avec l'abattoir, le met en rapport avec l'Hôtel de la Commune, où le Conseil municipal tenait séance. Le président s'entend alors demander, avec stupéfaction : *Est-ce que tous les veaux sont arrivés ?*

Une jeune dame vient de plonger le bout de son parapluie dans l'œil d'un passant : « Oh ! mille pardons, monsieur ! » s'écrie-t-elle.

Le monsieur poli : « N'y prenez pas garde, madame, voilà mon autre œil tout à votre service. »

Une altercation très vive a lieu entre deux individus qui se détestent cordialement : « Tiens, vois-tu, dit l'un, exasperé, ça ne me ferait rien de mourir pour ne plus te revoir !... »

Un colonel américain dont un journal de New-York avait annoncé la mort, se présente au directeur du journal pour protester qu'il est vivant et bien vivant.

— Vous voyez, dit-il, je ne suis pas mort.

— En effet, il me semble...

— Comment ? il vous semble ! mais je vous prie de rectifier.

— Ah ! pour cela, jamais ! Mon journal ne fait jamais ni excuses, ni rétractations, ni rectifications, cela le discréditerait près du public.

— Mais moi.....

— Vous, pour les lecteurs de mon journal vous êtes mort ; ils ne doivent lire aucune rectification .. Mais comme je comprends qu'il faut faire quelque chose pour vous, la semaine prochaine nous mettrons votre nom sous la rubrique des naissances.

Un charlatan ambulancier se présente chez le syndic d'une de nos petites villes pour lui demander la permission de débiter son élixir sur la place.

Le syndic hésite : « Cela ne peut-il faire de mal aux gens, ce que vous vendez là ? »

— Oh ! pas le moins du monde.

— C'est qu'on a vu souvent débiter comme ça des substances dangereuses, et...

— Tenez, monsieur le syndic, je peux bien vous le dire confidentiellement, mon élixir est tout simplement de l'eau claire colorée avec un peu de framboise.

— A la bonne heure, je vous accorde la permission.

Le docteur X. n'était pas sensible. Un jour, qu'il avait à pratiquer sur un client une de ces opérations dont la seule pensée fait frissonner, il arrive en sifflottant et dépose sa trousse sur la table de nuit. Puis il commence à tâter et à palper.

— Aïe ! s'écrie le malade.

Il continue de plus belle.

— Aïe ! aïe !

Il palpe plus violemment.

— Oh ! la, la ! .. Oh ! la, la !

Le docteur, impatienté, interpelle brusquement le malade :

— Sapristi ! peut-on crier ainsi pour quelques douleurs sourdes !

— Mais, monsieur le docteur, si elles sont sourdes, j'ai raison de crier.

Parmi les nombreuses anecdotes cueillies dernièrement dans la vie de V. Hugo, celle-ci est certainement une des plus spirituelles :

Le petit hôtel de l'avenue de V. Hugo habité par le poète n'appartenait point à celui-ci, mais bien à la princesse de Lusignan. Victor Hugo, qui avait horreur des déménagements, songea un jour à acquérir cette propriété ; mais la princesse l'estima au prix exagéré de 750 mille francs.

— Sept cent cinquante mille francs ! s'écrie Victor Hugo.

— C'est pour rien, reprend la princesse.

Le poète regarde fixement sa propriétaire.

— Songez donc, ô grand poète, que ce petit hôtel eût l'incomparable honneur d'être habité par Victor Hugo.

Le poète sourit :

— Eh bien ! moi, madame, je ne suis pas assez riche pour acheter une maison qui a été habitée par Victor Hugo.

OPÉRA. — *Les P'tites Michu.* — Mardi, franc succès pour notre vaillante troupe d'opérette : le livret de la pièce est original, la musique entraînante et les interprètes à la hauteur de leur tâche. Citons, entr'autres, Mlle Lambrecht, toujours si sûre d'elle-même, M^{me} Blanche Olivier, superbe dans son rôle de maîtresse de pensionnat, M^{me} Reynaud, Peyral, M. Servais, notre sympathique ténor, sans oublier nos excellents comiques, MM. Dubuisson, Montclair et Amblard, qui ont mis la salle dans une douce gaîté. Peut-être les chœurs, fort difficiles, nous le reconnaissons, auraient-ils pu être plus nuancés et plus homogènes.

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich, Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco. Adresse : Max Wirth, Zurich.	Toiles en coton écriu ou blanc, 20 c. p-m. Indiennes p' robes et enfourag. 45 c. » Cotonnes p' chemises, bon teint 40 c. » Cout., lit. et limoges p' enfour. 85 c. » Piqués, Basins et Damas 60 c. » Rid., vitr., étoff., etc. p' meub. 45 c. » Etoff. p' habillem. d'ouvriers, à 1 fr. » Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.
--	--

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, rue Pépinet, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.